Du côté des michetons

Autor(en): **Hanhart, Cosette**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[91] (2003)**

Heft 1471

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-282528

Nutzungsbedingungen

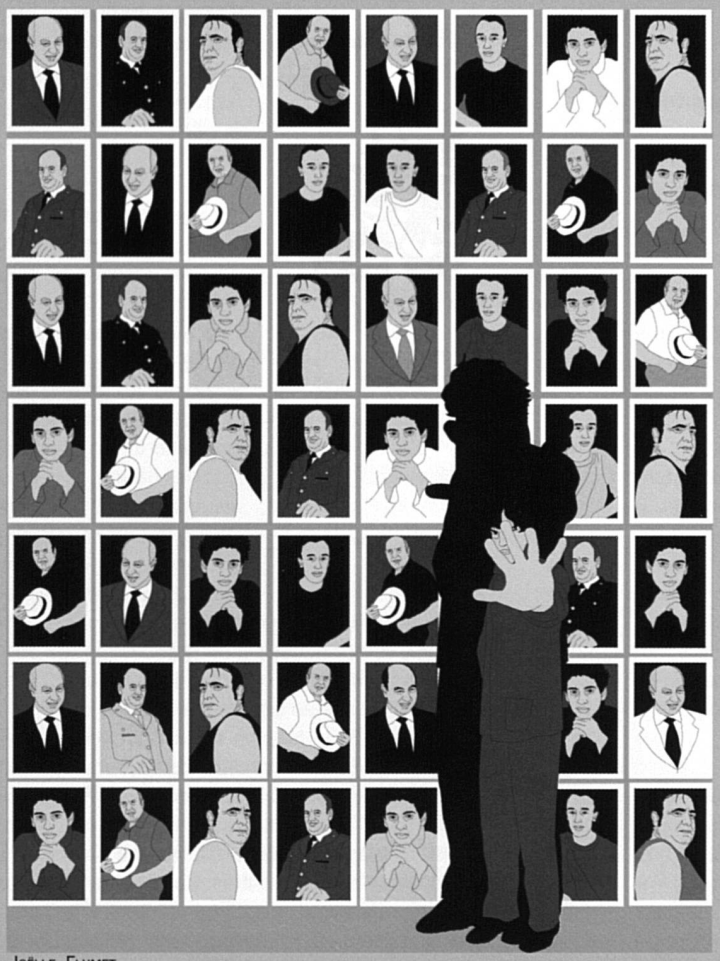
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



JOËLLE FLUMET

Du côté des michetons

Qui sont les hommes qui ont recours à la prostitution ? Quelles sont leurs motivations et leurs attentes ? Y a-t-il un lien entre leur vision des prostituées et celle des femmes en général ? Réponses avec l'aide d'Àgi Földhàzi, chercheuse en études genre, qui s'est intéressée aux représentations que les clients projettent sur le sexe payant.

COSETTE HANHART

«Nous, les hommes, on a un besoin sexuel tous les jours, pulsionnel. Pour les femmes, deux fois par semaine suffisent. Elles savent contenir tout ça.» ; «Je suis marié, ma femme est à l'hôpital. Je viens de temps à autre.» ; «Je vais voir les professionnelles pour le changement. Et le côté pratique de la prostitution, c'est de ne pas avoir d'ennui avec une maîtresse»… Voici en substance ce que disent les hommes interrogés par Àgi Földhàzi, chercheuse en études genre, dans le cadre d'une enquête sur les clients de la prostitution[1]. Cette étude a été réalisée en automne 2001 dans le cadre du projet «Don Juan», élaboré par les associations travaillant avec les personnes prostituées, Aspasie (Genève) et Fleur de Pavé (Lausanne) qui visait la prévention du sida et des maladies sexuellement transmissibles.

« Le silence consensuel entourant le personnage mystérieux du client, explique la chercheuse, bénéficie aux seuls hommes. La majorité d'opinion a tendance à considérer les femmes qui s'adonnent à la prostitution comme des cas pathologiques alors que les clients sont perçus comme des hommes normaux». C'est pourquoi elle s'est intéressée à ceux dont on parle rarement, mais dont le rôle est pourtant fondamental : les consommateurs de sexe payant. Première constatation : la population des clients est hétérogène par son âge, son origine sociale et son appartenance ethnique. Suisses en majorité, les quelques deux cents hommes rencontrés dans le cadre de l'enquête cultivent des rapports souvent ambigus et contradictoires à la prostitution. Pour certains, ce n'est qu'un élément d'une activité sexuelle très diversifiée. Pour d'autres, c'est un moyen de compenser une vie sexuelle peu satisfaisante.

Le seul hic, il faut payer!

Nouveauté, séduction, fraîcheur, différence : c'est ce qu'avouent attendre d'abord les clients d'un rapport prostitutionnel. «Une autre femme, la nouveauté, la jeunesse, la beauté» explique l'un. «Des trucs extravagants, plus fous qu'avec ma copine» justifie un deuxième. L'homme se sent valorisé si les prostituées sont «désirables» et qu'il a le choix entre plusieurs femmes qui toutes le «désirent». Cela lui procure une sensation de fierté et de puissance. D'autres cependant recherchent davantage de la chaleur humaine. Seuls, veufs, ces clients ont peur de s'engager dans une relation où ils devraient s'investir. Leur discours se réfère au mythe de la putain au cœur d'or. Mais ce n'est qu'une illusion comme le confirme ce témoignage : «Je cherche la chaleur et la personne humaine. Je suis forcément frustré après coup. Parce que pour la femme le compteur tourne». Enfin, un autre groupe encore, persuadé de la réciprocité de la relation, annihile tout côté inégalitaire ou marchand du rapport. «J'ai une difficulté avec les prostituées, je dois payer et ce n'est pas quelque chose que j'aime» se plaint l'un des hommes interrogés.

«Epouses non disponibles»

L'idée prépondérante que tous les clients avancent pour justifier la prostitution est la nécessité biologique et physique du «soulagement» sexuel. «Notre éducation occidentale est fondée sur le mythe selon lequel les hommes sont des êtres «naturellement» pulsionnels», explique Àgi Földhàzi. La prostitution absorbe, selon eux, les excès des pulsions sexuelles masculines qui autrement mèneraient au viol ou à la rupture conjugale. Certains clients viennent parce que leur femme est malade, absente ou n'est pas «disponible». Comme si les prostituées se retrouvaient dans un rôle parallèle à celui des épouses : elles sont chargées de les remplacer lorsqu'elles ne sont pas là pour remplir leur «devoir». «C'est une nécessité absolue pour la société. La prostitution devrait être institutionnalisée et professionnalisée pour ne plus dévaloriser les femmes par leur pratique» affirme ainsi un des clients rencontrés.

A l'inverse, d'autres consommateurs de sexe payant pensent que le service sexuel n'est pas un métier, et qu'il n'a aucun mérite, si ce n'est l'enrichissement pécuniaire. Ne reconnaissant aucune valeur positive à l'indépendance financière des prostituées, ils n'éprouvent que du mépris à leur égard. Alors qu'un des points positifs avancés par les prostituées comme par certaines féministes est que la prostitution peut assurer beaucoup plus de liberté que les métiers traditionnellement accessibles aux femmes n'ayant pas ou peu de formation. Facteur de peur ou de trouble, à cet égard, plusieurs hommes ont affirmé souhaiter plus de contrôle sur ces «fleurs de pavé», notamment à travers les maisons closes.

Objet de désir et de consommation

Mais ce qu'a surtout mis en évidence Àgi Földhàzi, c'est que l'acte du paiement acquitte les clients des obligations sociales normalement liées au fait de coucher avec quelqu'un-e. Même s'ils se disent parfois sensibles aux conditions de travail des prostituées, ils ne remettent pas leur consommation de sexe payant en question. Si les péripatéticiennes sont exploitées, c'est par d'autres qu'eux. Si elles sont dans la rue, c'est qu'il y a une bonne raison. Aucun n'a déclaré éprouver de la jouissance par l'usage de la force ou de la coercition. Mais ils se construisent une image des prostituées qui les arrangent et rejettent toute information qui pourrait perturber leurs habitudes ou les forcer à se sentir responsables. Libérés des contraintes de la séduction, de la performance comme de la prise en compte du désir de la femme, ils utilisent la prostituée comme un objet sexuel, à consommer selon leur désir.

[1] Àgi Földhàzi, *La prostitution de rue côté clients. Réflexions sur la construction sociale des masculinités*, 90 p. (non publié).

Coup d'œil sur la prostitution en Suisse romande

Autrefois, la visite d'une maison close faisait souvent partie des rites d'initiation masculine. Depuis leur fermeture en 1949, la prostitution s'est diversifiée. Elle s'est répandue dans la rue, mais aussi par le biais des petites annonces, dans les salons de massage, bars à champagne (lesquels sont environ quarante à Genève seulement), saunas privés, services d'escortes et autres clubs échangistes. A Genève, dans le quartier des Pâquis et sur le boulevard Helvétique, entre quatre et cinq cents prostituées exercent sous la surveillance attentive de la police. Elles sont inscrites dans les fichiers de la ville et doivent pour cela bénéficier d'un permis C ou d'un passeport suisse. Par ailleurs, quelques cent permis L d'«artistes» sont octroyés chaque mois à Genève aux femmes travaillant dans les cabarets. A Lausanne, les autorités sont plus laxistes et la situation plus floue. Dans le quartier du Flon, on estime qu'une centaine de prostituées, pour la plupart en situation illégale, travaillent dans la rue.

CH